

Auteur : Laurence Hansen-Løve
Discipline : Ordre général/Questions contemporaines
Texte : Tocqueville
Concours d'entrée aux Instituts d'Etudes Politiques

Tocqueville : sept textes

Biographie

Tocqueville (1805-1859).

Homme politique, philosophe et historien français. Entre 1831 et 1832, il mène une enquête sur le système pénitentiaire américain. A son retour, il étend son étude à l'ensemble du système politique et il écrit *De la démocratie en Amérique*, publié en 1840. Dans cet ouvrage qui lui vaudra une renommée internationale, il explique que la démocratie, dans le sens sociologique de ce terme, promeut l'égalité mais aussi l'individualisme. Elle engendre aussi une tendance à l'égoïsme et au conformisme, qui sont contrebalancés aux Etats-Unis par le jeu des institutions représentatives, par la force du sentiment religieux et par l'indépendance de la presse et de la justice. Ces contrepoids sont faibles ou inexistants en Europe, en particulier en France. D'où la menace, selon Tocqueville, d'un nouveau type de despotisme que la démocratie pourrait enfanter.

Texte 1

La complexité de l'histoire

Théoriciens et hommes d'action n'ont pas du tout, a priori, la même lecture de l'histoire. Tocqueville, qui fut l'un et l'autre, et qui parle ici en tant que philosophe, explique pour quelles raisons il ne peut en être qu'ainsi. Unilatérales, réductrices, leurs approches doivent être dépassées. Une lecture éclairée de l'histoire, plus subtile, plus complexe, s'efforcera de prendre en compte les divers aspects de la rationalité historique.

« J'ai vécu avec des gens de lettres, qui ont écrit l'histoire sans se mêler aux affaires, et avec des hommes politiques, qui ne se sont jamais occupés qu'à produire les événements sans songer à les décrire. J'ai toujours remarqué que les premiers voyaient partout des causes générales, tandis que les autres, vivant au milieu du décousu des faits journaliers, se figuraient volontiers que tout devait être attribué à des incidents particuliers, et que les petits ressorts, qu'ils faisaient sans cesse jouer dans leurs mains, étaient les mêmes que ceux qui font remuer le monde. Il est à croire que les uns et les autres se trompent.

Je hais, pour ma part, ces systèmes absolus, qui font dépendre tous les événements de l'histoire de grandes causes premières se liant les unes aux autres par une chaîne fatale, et qui suppriment, pour ainsi dire, les hommes de l'histoire du genre humain. Je les trouve étroits dans leur prétendue grandeur, et faux sous leur air de vérité mathématique. Je crois, n'en déplaise aux écrivains qui ont inventé ces sublimes théories pour nourrir leur vanité et faciliter leur travail, que beaucoup de faits historiques importants ne sauraient être expliqués que par des circonstances accidentelles, et que beaucoup d'autres restent inexplicables ; qu'enfin le hasard ou plutôt cet enchevêtrement de causes secondes, que nous appelons ainsi faute de

savoir le démêler, entre pour beaucoup dans tout ce que nous voyons sur le théâtre du monde ; mais je crois fermement que le hasard n'y fait rien, qui ne soit préparé à l'avance. Les faits antérieurs, la nature des institutions, le tour des esprits, l'état des mœurs, sont les matériaux avec lesquels il compose ces impromptus qui nous étonnent et qui nous effraient. La révolution de Février¹, comme tous les autres grands événements de ce genre, naquit de causes générales fécondées, si l'on peut ainsi parler, par des accidents ; et il serait aussi superficiel de la faire découler nécessairement des premières, que de l'attribuer uniquement aux seconds. »

Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, 1850-1851, Deuxième partie, chapitre 1, Gallimard, collection Folio-Histoire, 1999, pp.84-85

Texte 2

L'égalité tourmente et fatigue les âmes

C'est la démocratie qui nous rend semblables et égaux, et par conséquent envieux – donc méchants :

« Quand toutes les prérogatives de naissance et de fortune sont détruites, que toutes les professions sont ouvertes à tous, et qu'on peut parvenir de soi-même au sommet de chacune d'elles, une carrière immense et aisée semble s'ouvrir devant l'ambition des hommes, et ils se figurent volontiers qu'ils sont appelés à de grandes destinées. Mais c'est là une vue erronée que l'expérience corrige tous les jours. Cette même égalité qui permet à chaque citoyen de concevoir de vastes espérances rend tous les citoyens individuellement faibles. Elle limite de tous côtés leurs forces, en même temps qu'elle permet à leurs désirs de s'étendre. Non seulement ils sont impuissants par eux-mêmes, mais ils trouvent à chaque pas d'immenses obstacles qu'ils n'avaient point aperçus d'abord.

Ils ont détruit les privilèges gênant de quelques-uns de leurs semblables ; ils rencontrent la concurrence de tous. La borne a changé de forme plutôt que de place. Lorsque les hommes sont à peu près semblables et suivent une même route, il est bien difficile qu'aucun d'entre eux marche vite et perce à travers la foule uniforme qui l'environne et le presse.

Cette opposition constante qui règne entre les instincts que fait naître l'égalité et les moyens qu'elle fournit pour les satisfaire tourmente et fatigue les âmes.

On peut concevoir des hommes arrivés à un certain degré de liberté qui les satisfasse entièrement. Ils jouissent alors de leur indépendance sans inquiétude et sans ardeur. Mais les hommes ne fonderont jamais une égalité qui leur suffise. »

Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Tome II, pp.192-193

¹ Février 1848.

Texte 3

La démocratie et la haine des formes

Comme Benjamin Constant, Tocqueville considère que les « formes » (les institutions, les normes morales, les règles du bien-vivre reçues de nos ancêtres etc.) sont protectrices du civisme et de l'esprit républicain. Or l'homme démocratique a tendance à mépriser les formes :

« L'égalité suggère aux hommes plusieurs penchants fort dangereux pour la liberté, et sur lesquels le législateur doit toujours avoir l'œil ouvert. Je ne rappellerai que les principaux.

Les hommes qui vivent dans les siècles démocratiques ne comprennent pas aisément l'utilité des formes ; ils ressentent un dédain instinctif pour elles. J'en ai dit ailleurs les raisons. Les formes excitent leur mépris et souvent leur haine. Comme ils n'aspirent d'ordinaire qu'à des jouissances faciles et présentes, ils s'élancent impétueusement vers l'objet de chacun de leurs désirs ; les moindres délais les désespèrent. Ce tempérament, qu'ils transportent dans la vie politique, les indispose contre les formes qui les retardent ou les arrêtent chaque jour dans quelques-uns de leurs desseins.

Cet inconvénient que les hommes des démocraties trouvent aux formes est pourtant ce qui rend ces dernières si utiles à la liberté, leur principal mérite étant de servir de barrière entre le fort et le faible, le gouvernant et le gouverné, de retarder l'un et de donner à l'autre le temps de se reconnaître. Les formes sont plus nécessaires à mesure que le souverain est plus actif et plus puissant et que les particuliers deviennent plus indolents et plus débiles. Ainsi les peuples démocratiques ont naturellement plus besoin de formes que les autres peuples, et naturellement ils les respectent moins. Cela mérite une attention très sérieuse.

Il n'y a rien de plus misérable que le dédain superbe de la plupart de nos contemporains pour les questions de formes; car les plus petites questions de formes ont acquis de nos jours une importance qu'elles n'avaient point eue jusque-là. Plusieurs des plus grands intérêts de l'humanité s'y rattachent. »

Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. Tome 2, Quatrième partie, chapitre 7, p. 444, coll. Folio-Histoire

Texte 4

Agitation démocratique

Tocqueville explique ici pourquoi les américains se montrent si inquiets au milieu de leur bien-être. « Démocratie » ne rime donc pas forcément avec bonheur :

« On s'étonne d'abord en contemplant cette agitation singulière que font paraître tant d'hommes heureux, au sein même de leur abondance? Ce spectacle est pourtant aussi vieux que le monde; ce qui est nouveau c'est de voir tout un peuple qui le donne.

Le goût des jouissances matérielles doit être considéré comme la source première de cette inquiétude secrète qui se révèle dans les actions des américains, et de cette inconstance dont ils donnent toujours l'exemple.

Celui qui a enfermé son cœur dans la seule recherche des biens de ce monde est toujours pressé, car il n'a qu'un temps limité pour les trouver, s'en emparer, et en jouir. Le souvenir de

la brièveté de la vie l'aiguillonne sans cesse. Indépendamment des biens qu'il possède, il en imagine à chaque instant mille autres que la mort l'empêchera de goûter s'il ne se hâte. Cette pensée le remplit de trouble, de craintes et de regrets, et maintient son âme dans une sorte de trépidation incessante qui le porte à changer à tout moment de desseins et de lieux.

Si au goût du bien-être matériel vient se joindre un état social dans lequel ni la loi ni la coutume ne retiennent plus personne à sa place, ceci est une grande excitation de plus pour cette inquiétude d'esprit : on verra alors les hommes changer continuellement de route, de peur de manquer le plus court chemin qui doit les conduire au bonheur. »

Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Tome II, deuxième partie, chapitre 13, coll. Folio-Histoire, pp 191-192

(Ce texte est à rapprocher de la pensée de Pascal : « Nous errons dans les temps qui ne sont point les nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient » Pascal, 147)

Texte 5

La démocratie brise la chaîne

Tocqueville établit ici la genèse et examine les conséquences de l'individualisme démocratique :

« Comme, dans les sociétés aristocratiques, tous les citoyens sont placés à poste fixe, les uns au-dessus des autres, il en résulte encore que chacun d'entre eux aperçoit toujours plus haut que lui un homme dont la protection lui est nécessaire, et plus bas il en découvre un autre dont il peut réclamer le concours.

Les hommes qui vivent dans les siècles aristocratiques sont donc presque toujours liés d'une manière étroite à quelque chose qui est placé en dehors d'eux, et ils sont souvent disposés à s'oublier eux-mêmes. Il est vrai que, dans ces mêmes siècles, la notion générale du semblable est obscure, et qu'on ne songe guère à s'y dévouer pour la cause de l'humanité ; mais on se sacrifie souvent à certains hommes.

Dans les siècles démocratiques, au contraire, où les devoirs de chaque individu envers l'espèce sont bien plus clairs, le dévouement envers un homme devient plus rare : le lien des affections humaines s'étend et se desserre.

Chez les peuples démocratiques, de nouvelles familles sortent sans cesse du néant, d'autres y retombent sans cesse, et toutes celles qui demeurent changent de face; la trame des temps se rompt à tout moment, et le vestige des générations s'efface. On oublie aisément ceux qui vous ont précédé, et l'on n'a aucune idée de ceux qui vous suivront. Les plus proches seuls intéressent.

Chaque classe venant à se rapprocher des autres et à s'y mêler, ses membres deviennent indifférents et comme étrangers entre eux. L'aristocratie avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui remontait du paysan au roi ; la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part.

A mesure que les conditions s'égalisent, il se rencontre un plus grand nombre d'individus qui, n'étant plus assez riches ni assez puissants pour exercer une grande influence sur le sort de

leurs semblables, ont acquis cependant ou ont conservé assez de lumières et de biens pour pouvoir se suffire à eux-mêmes. Ceux-là ne doivent rien à personne, ils n'attendent pour ainsi dire rien de personne ; ils s'habituent à se considérer toujours isolément, ils se figurent volontiers que leur destinée toute entière est entre leurs mains.

Ainsi, non seulement la démocratie fait oublier à chaque homme ses aïeux, mais elle lui cache ses descendants et le sépare de ses contemporains ; elle le ramène sans cesse vers lui seul et menace de le renfermer enfin tout entier dans la solitude de son propre cœur. »

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, deuxième partie, Tome II, chapitre 2, coll. Folio Histoire, pp.144-145

Texte 6

Le despotisme bienveillant

La notion de « despotisme bienveillant » apparaît, a priori, contradictoire. Pourtant Alexis de Tocqueville a imaginé une situation, improbable mais non pas inconcevable, dans laquelle les hommes consentiraient à leur servitude. Il rejoint sur ce point l'analyse de La Boétie mais il donne à sa propre fiction des traits totalement inédits :

« Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? »

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 1840, Gallimard, collection « Folio histoire », 1961, t II, Quatrième partie, chapitre 4, p.434

Texte 7

La liberté n'est pas toujours désirée

Tocqueville observe ici que la passion pour la liberté n'est pas si communément partagée, contrairement à ce que l'on pourrait croire :

« Or, d'où vient-elle, cette liberté si nécessaire et si souvent absente ? « Je me suis souvent demandé où est la source de cette passion de la liberté politique qui, dans tous les temps, a fait faire aux hommes les plus grandes choses que l'humanité ait accomplies, dans quels sentiments elle s'enracine et se nourrit ». La réponse est décevante et décisive : « Ce qui, dans tous les temps, lui a attaché si fortement le cœur de certains hommes, ce sont ses attraits mêmes, son charme propre, indépendant de ses bienfaits ; c'est le plaisir de pouvoir parler, agir, respirer sans contrainte, sous le seul gouvernement de Dieu et des lois. Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir... Ne me demandez pas d'analyser ce goût sublime, il faut l'éprouver. Il entre de lui-même dans les grands cœurs que Dieu a préparés pour le recevoir ; il les remplit, il les enflamme. On doit renoncer à le faire comprendre aux âmes médiocres qui ne l'ont jamais senti. »

« Cette liberté politique, dont la présence ou l'absence a une si grande importance pour le destin général des sociétés, a ainsi sa source dans une expérience inanalysable et incommunicable de certains hommes, dans un don fait directement par la nature, par Dieu à certains hommes. Ainsi seulement paraît surmontée l'alternative entre les deux formes de liberté, la liberté-privilege de l'aristocratie et la liberté-droit commun de la démocratie. D'une part la liberté politique est la chose la plus indispensable aux hommes s'ils veulent mener une vie pleinement humaine puisqu'elle « crée la lumière qui permet de voir et de juger les vices et les vertus des hommes » ; d'autre part, la présence de cette composante essentielle de la vie humaine n'est ni assurée (on ne trouve pas l'amour de la liberté dans tous les hommes, loin s'en faut) ni susceptible d'être produite à volonté par les hommes (sa seule source est dans la nature). »

Tocqueville, *L'ancien régime et la révolution*, 1856, I, pp.301-302, et I, p.217, GF-Flammarion, 1993

Voir aussi la fiche *Tocqueville et la démocratie*

Pour des informations sur les épreuves des concours d'entrée à Sciences Po, les formations dispensées par les instituts, les débouchés, etc., consultez le blog www.lewebpedagogique.com/prepa-sciences-po !

Egalement disponible en téléchargement gratuit ou payant :

Annales

Annales Lille Toulouse
Annales Paris
Annales Rennes Bordeaux

Sujets corrigés

Commentaire d'un extrait de *Lettre à Elizabeth* de Descartes
Commentaire d'un extrait du *Traité du gouvernement civil* de Locke
Plan détaillé de dissertation « L'égalité républicaine face au défi de la discrimination positive »
Dissertation « Histoire et progrès »

Annales corrigées

Dissertation « En quoi consiste ma dignité », IEP Paris, 2001
Dissertation « Une majorité exprime-t-elle une force ou un droit ? », IEP Paris, 1997
Plan détaillé de dissertation « La laïcité », IEP Lille, 2007 ; et textes clés
Dissertation « Qu'est-ce qu'un esprit juste », IEP Paris, 2009

Méthodologie

Méthodologie de la dissertation pour l'épreuve d'ordre général
Méthodologie de l'explication de texte pour l'épreuve d'ordre général
Aborder l'épreuve d'ordre général
Les spécificités de chaque concours

Fiches

Rousseau et la volonté générale
Arendt et le totalitarisme
Claude Lefort et le temps présent
Marcel Gauchet : le désenchantement du monde et la condition politique
Tocqueville et la nature de la démocratie, d'après Pierre Manent ; et extraits choisis
Tocqueville et la démocratie
Kant : vers la paix perpétuelle
Max Weber, penseur de la modernité
Spinoza et la laïcité

Textes

Aristote : neuf textes sur la politique, la citoyenneté et la justice
Platon : six textes politiques
Montesquieu : sept textes et une citation commentée par Jacques Julliard
Quarante textes sur l'Etat
Rousseau, onze textes politiques
Machiavel, citation commentée et commentaire
Arendt, neuf textes
Constant, trois textes extraits de « La liberté des Anciens comparée à celle des Modernes »
Tocqueville, sept textes
Kant, douze textes sur la morale et la politique
Bachelard, extrait de *La formation de l'esprit scientifique*, IEP Paris, 2009
Péguy, extrait *De la raison*, IEP Paris, 2008
Rousseau, extrait de *La lettre à d'Alembert*, IEP Paris, 2001
Carl Schmitt, IEP Paris Bac + 1, 2003
Bacon, extrait, IEP Paris, 1998
Baudelaire, extrait de *Le peintre de la vie moderne*, IEP Paris, 1993
Chateaubriand, extrait des *Mémoires d'Outre-tombe*, IEP Paris, 2001
Jacob, extrait de *Le jeu des possibles*, IEP Paris, 1999
Aron, extrait de *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, IEP Paris, 2005
D'Alembert, extrait de *Discours préliminaire à l'Encyclopédie*, IEP Paris, 2006
Lefort, extrait des *Essais sur le politique*, IEP Paris, 2007
Strauss, extrait de *La renaissance du rationalisme politique classique*, IEP Paris, 2002
Michelet, extrait, IEP Paris, 1997
Saint-John Perse, extrait, IEP Paris, 2000
Lévi-Strauss, extrait de *Le Totémisme aujourd'hui*, IEP Paris, 2005
Proust, extrait de *Le Temps retrouvé*, IEP Paris, 1995
Renan, extrait de *Qu'est-ce qu'une nation ?*, IEP Paris, 1992
Ricœur, extrait de *Le juste*, IEP Paris Bac + 1, 2007

Cours

L'Etat
Qu'est-ce qui définit le citoyen ?

Merci de ne pas distribuer ce fichier autour de vous. En revanche n'hésitez pas à en parler à vos amis ;-) !